

JEAN-LUC MARCASTEL



Gulf stream éditeur

Pour mon père,
ce merveilleux lecteur
qui m'a donné le goût de ces rectangles de papier,
et m'a tendu, un jour, mon premier Lovecraft.
Sans lui, ce récit n'aurait jamais existé.

Pour toi, Louis,
mon premier lecteur,
dont l'enthousiasme et les grands yeux pleins de rêves
ont toujours été mon plus beau moteur.

Pour H. P. Lovecraft, son génie tourmenté
et son extraordinaire création.

Que serait le monde
sans les tentacules de Cthulhu
pour donner leur saveur
à nos plus beaux cauchemars ?

Pour Lionel, mon ami et frère de cœur,
son talent, et toutes ces fabuleuses parties
de L'Appel de Cthulhu,
dans la pénombre de ces salles de classe abandonnées
qui s'y prêtaient si bien.

Pour toute l'équipe de Gulf stream éditeur,
dont je sais certains
eux aussi imprégnés de Cthulhu...
Allez, ne vous cachez pas !
Merci à vous pour votre confiance.

CHAPITRE 1

La cité de l'indicible peur

— Cours Ryan ! Cours ! Ils arrivent !

Un éclair déchira le ciel, sa lumière éblouissant les toits et les pavés détrempés de la ville, alors que les deux garçons défilaient à travers la rue déserte, dans la nuit fouettée de trombes d'eau.

Ce n'était vraiment pas un soir à mettre un chat dehors, et encore moins deux adolescents de douze ans. La tempête venue du large battait la petite cité portuaire aux maisons tristes et grises comme si elle avait voulu la noyer de toutes les larmes du ciel.

Celui qui courait en tête dérapa sur le sol mouillé et manqua s'effondrer. Le second le rattrapa de justesse et le catapulta dans une ruelle s'ouvrant juste à leur droite, entre deux façades de briques sombres et crasseuses. Il s'y enfonça à sa suite.

À peine avait-il disparu qu'une lumière violente balaya la rue : les phares d'une camionnette d'un autre temps qui déboula au tournant et passa en grondant sans ralentir.

Depuis l'ombre aux relents de poisson et de pourriture dans laquelle ils s'étaient réfugiés, Ryan devina le profil du conducteur, un visage au nez presque inexistant, aux gros yeux globuleux, ce masque qu'il avait appris à craindre et à détester.

La voiture s'éloigna, le bruit de son moteur se dilua dans le claquement de la pluie.

Ryan posa sa tête contre la brique noircie et ruisselante. Il ferma un instant les paupières et reprit son souffle.

Il se serait bien agenouillé, voire assis à même le pavé trempé pour reposer ses jambes et calmer les battements affolés de son cœur, mais la voix de Jonathan, à côté de lui, le ramena à la réalité.

— On peut pas rester ici, Ryan. Ils vont nous trouver.

Ryan ouvrit les yeux et se tourna vers son frère.

Jonathan, lui aussi, s'était appuyé contre le mur, comme s'il voulait s'y enfoncer. Son visage harmonieux, qu'il tenait de leur mère, était creusé et marqué. Ses cheveux bruns, alourdis de pluie, dégouлинаient dans son col. Ses grands yeux sombres, cernés par l'angoisse, faisaient peine à voir.

Ryan, en le regardant, savait très exactement l'image qu'il devait renvoyer lui-même, puisqu'ils étaient jumeaux.

Il sentait son cœur cogner contre ses côtes, à lui défoncer la poitrine. Jamais, de toute sa vie, il n'avait couru autant que cette nuit, depuis qu'ils avaient quitté la maison de leur oncle et s'étaient enfoncés dans les ruelles de cette ville maudite.

Innsmouth, c'est comme ça qu'elle s'appelait... Petite cité portuaire tranquille et sans histoire, où le temps

La cité de l'indicible peur

semblait s'être arrêté quelque part au milieu du xx^e siècle tant tout, ici, paraissait vieux et sale.

Cette ville qu'ils tentaient de fuir, elle, tous ses habitants, et surtout leur propre « famille »... Ceux qui les recherchaient.

Une nouvelle rafale de vent glacial, chargée de pluie, s'engouffra dans la ruelle et les fouetta. Il sentit le désespoir l'envahir.

— On n'y arrivera jamais, Jonah. Ils vont nous rattraper, c'est sûr... Ils vont nous rattraper et ils vont nous faire disparaître, comme les autres...

Il allait continuer, déverser sa peur qu'il sentait monter à chaque syllabe à mesure qu'il formulait ses craintes. Jonah ne le laissa pas faire.

L'attrapant par l'épaule, il le secoua. Se plantant devant lui et serrant les doigts, il l'assura d'une voix ferme :

— Hé Ryan ! Ils nous auront pas, tu m'entends ? Ils nous auront pas. Pas tant que je serai là. Je te laisserai pas tomber, OK ? OK ?

Comme il attendait une réponse en plongeant ses yeux sombres dans les siens, Ryan murmura :

— OK...

— T'as dit quoi, là ? le relança Jonah. J'ai pas bien entendu.

— OK, répéta Ryan un peu plus fort.

Alors même qu'il prononçait ces deux syllabes, un nouvel éclair zébra le ciel en larmes, aussitôt suivi d'un grondement formidable.

Jonathan porta la main à son oreille.

— Quoi ?

— OK ! J'ai dit OK ! cria Ryan de toutes ses forces. On va réussir.

Jonah hocha la tête.

— Bien. Mais tâche de pas l'oublier.

— Mais où on va aller, Jonah ? demanda Ryan, alors que son frère lançait un regard vers l'entrée de la ruelle. On connaît personne et...

— Chaque chose en son temps, frangin. Pour commencer, on se tire d'ici, après on retourne à Boston... Là-bas on trouvera bien quelqu'un à qui raconter notre histoire. On ira aux services sociaux, à la police... On verra.

Il acheva, en se tournant vers lui.

— Ce soir, l'objectif, c'est d'abord filer d'ici. On se concentre là-dessus, OK ?

— OK, approuva Ryan encore une fois.

Jonah avait toujours été le plus déterminé des deux, celui qui dirigeait, pas de manière tyrannique ou en imposant sa volonté, mais avec une autorité naturelle. Jonah décidait, Ryan suivait. Il avait hérité de leur mère son caractère doux et contemplatif, Jonah de leur père son côté combatif. Ils se complétaient bien.

Jonah n'avait peur de rien. Lui était plutôt angoissé. Cette nuit, il était servi.

— Allez on y va ! ordonna soudain Jonah, prononçant les mots exacts que Ryan craignait d'entendre.

Sans attendre davantage, il poussa Ryan devant lui, le propulsant dans la grande rue sur laquelle débouchait la venelle.

Les façades de briques sombres s'alignaient les unes à côté des autres, dans la nuit démontée et mouillée. Seule la lueur de quelques réverbères jaunes et sales,

La cité de l'indicible peur

qui devaient au moins avoir cent ans, poinçonnait les ténèbres poisseuses alourdies de pluie.

Jonah indiqua un panneau rouillé, à leur droite, sur lequel on devinait encore à moitié les lettres « Boston ».

— Par là !

Ils s'élancèrent, courant sur le trottoir détrempé, se tenant loin de la clarté chiche des lampadaires, de crainte qu'on ne les voie.

Ryan imaginait mille regards pesant sur eux depuis les fenêtres sombres qui s'ouvraient dans les sinistres façades comme autant d'yeux hostiles.

Et maintenant qu'il y songeait... il n'y en avait pas une d'où filtrait la moindre lumière. La ville était déserte, ou ses habitants vivaient dans le noir.

Ils étaient presque parvenus au bout de la rue, où les immeubles commençaient à s'espacer pour céder la place aux entrepôts, quand deux silhouettes sortirent d'une des maisons en brandissant de longues lampes torches dont les faisceaux balayèrent la rue.

Ryan les entrevit, mais les deux ombres, découpées par la lueur jaunâtre d'un réverbère, lui laissèrent une impression désagréable... dans leur allure, leur manière de bouger.

Les deux hommes avaient beau se tenir debout, dans leur long pardessus sombre, leur posture voûtée, cette manière de balancer les épaules, leur démarche, comme une grenouille qu'on aurait forcée à marcher sur deux jambes, avaient quelque chose de grotesque, d'inquiétant...

Pire encore, dans la clarté sale tombée du luminaire, leur visage, large et plat, au nez presque inexistant, à

la grande bouche dénuée de lèvres, avait un « je-ne-sais-quoi » de huileux, de répugnant, comme ces yeux immenses et globuleux.

Ils allaient les voir, c'était inévitable.

Son regard de bête traquée fit le tour de la rue... Aucune venelle, aucun renforcement entre deux façades où se cacher. Ils étaient faits.

Il fallut que Jonathan le tire par l'épaule et lui désigne le camion stationné juste à côté d'eux pour qu'il sorte de son immobilité.

Ryan fixa un instant Jonah sans comprendre, avant que son frère ne se baisse et ne se glisse sous le véhicule en le tirant par le pantalon.

Il hésita, alors que Jonah disparaissait entre les roues... Avant qu'un des « hommes » ne se tourne vers lui et braque dans sa direction le faisceau de sa lampe torche, il imita Jonah. Il se cogna la tête au passage, comme le rayon lumineux balayait la carrosserie du véhicule.

Allongé à même le pavé détrempe, d'où montaient à ses narines des odeurs de gomme, de gasoil, et d'autres plus douteuses encore, Ryan priait pour que les deux « hommes » ne les aient pas vus.

À quelques centimètres du sien, le visage de Jonah, lui aussi, n'était qu'attente et angoisse. Dix secondes... vingt... trente... Ryan retenait son souffle.

Il s'apprêtait à le relâcher quand le pinceau de lumière éclaboussa le trottoir juste devant le camion.

Il se figea. S'il avait pu arrêter son cœur, il l'aurait fait aussitôt, tant il avait l'impression que ses battements devaient s'entendre de l'autre côté de la rue.

La lumière repartit, revint.

La cité de l'indicible peur

Un étrange claquement se rapprochait...

Ryan faillit crier quand il vit deux pieds nus apparaître entre les roues... Deux pieds nus anormalement longs, aux orteils interminables et griffus, à la peau luisante... Une peau couverte d'écailles... Des écailles de poisson.

Une voix grogna, désagréable, à mi-chemin entre la parole articulée et le coassement, comme si celui qui s'exprimait le faisait du fond d'une mare.

— Qu'est-ce que tu fous ?

Une seconde voix, celle de « l'homme » qui se tenait tout près du camion, répondit sur le même ton :

— J'ai cru voir...

— T'as rien vu ! Y sont pas là ces putains de gosses...

— Mais où y peuvent être ? grommela l'individu dont un des pieds monstrueux tapotait le trottoir dans un bruit flasque.

— Je sais pas... Mais on va pas tarder à le savoir...

Il y eut un rire affreux, glougloutant.

— *Les autres* seront bientôt là et eux ils les sentiront...

Ils pourront pas se cacher longtemps.

Les autres... « L'homme » avait mis un tel accent sur ces deux mots que Ryan en eut un frisson... De qui, ou de quoi parlait-il ?

— Et une fois qu'on les aura ? demanda le premier.

— On les amène au Rocher du Diable. Les anciens sauront quoi en faire... Soit ils changeront et deviendront des nôtres... soit...

— *Les autres* se régaleront, termina le premier.

Le second eut un rire hideux. Ryan, hypnotisé par ces pieds, se mordait les lèvres pour ne pas hurler, quand ils firent demi-tour et s'éloignèrent tous les deux.

AGENCE LOVECRAFT

Le claquement mou décrut... finit par se confondre avec celui de la pluie.

« Un cauchemar... C'est un cauchemar », songea Ryan du fond de sa terreur.

Un cauchemar qui avait commencé six mois plus tôt, avec la mort de leurs parents dans cet étrange accident...

CHAPITRE 2

Une fugue à Paris

Elle courait.

Ses longs cheveux blonds auréolant ses traits comme un nimbe emmêlé, son visage d'ange et ses yeux clairs marqués par la peur, si grands qu'on les aurait crus tirés d'un manga nippon, elle courait.

Une bruine légère, de celle qui peut durer des heures sans se lasser, enveloppait les quais de Seine dans la grisaille incertaine du petit jour.

De l'autre côté du fleuve miroitant aux lumières de la ville, elle devinait les hautes façades de bâtiments blancs. Plus loin, se perdant dans le crachin froid, se dressaient les formes géométriques et luisantes de tours de verre et d'acier.

Plus près, le long du quai et de la promenade, s'alignaient les péniches, charmantes et rustiques, certaines couvertes de végétation, de véritables jardins flottants.

Mais elle n'avait ni le temps ni l'envie de les contempler, le bucolique de ce paysage ne pouvait l'émouvoir.

Depuis combien de temps courait-elle ainsi ? Elle ne s'en souvenait plus... Une éternité, lui semblait-il, une éternité de nuit, de froid, de rues désertes, depuis qu'elle s'était échappée de ce laboratoire, de ces hommes en blouse blanche qui venaient lui faire des injections, des prélèvements, lui faisaient mal, avec leurs aiguilles, leurs scalpels...

Pourquoi était-elle là-bas ? Elle croyait se rappeler les mots « tumeur au cerveau », « trouble de la mémoire »... mais elle n'était plus sûre de rien.

Si seulement elle avait eu quelques secondes pour se poser et penser.

Lui revenaient des impressions, une maison... Sa maison, elle en était sûre, grande, avec un beau jardin et des visages bienveillants... Ceux de ses parents, et un autre, celui d'une jeune fille blonde qui lui ressemblait beaucoup... Sa sœur ? Mais elle ne pouvait mettre de nom sur aucun d'eux.

Après... Après il y avait cet hôpital, ce centre, cette chambre où on l'avait enfermée, retenue... Elle voulait sortir, mais on ne la laissait pas partir.

Et puis il y avait autre chose, quelque chose qui, même à cet instant, alors qu'elle courait en titubant vers le pont qui enjambait la Seine, là-bas, de ses entretoises de fer, lui tira un frisson, la terrifia à son simple souvenir... Une chose noire, mouvante, informe, énorme, juste à côté d'elle, une chose qui avait des yeux, des dizaines d'yeux, gros, petits, qui la regardaient à travers une vitre, et puis des bouches, des bouches difformes, sans lèvres, pleines de dents, qui s'ouvraient et se fermaient, un cauchemar de chair noire, irisée, qui se déformait, tendait des bras, des pinces, des...

Une fugue à Paris

Montait de ce cauchemar huileux un étrange sifflement, doux et bas à la fois, comme celui d'une flûte ou d'une harpe éolienne, comme elle pressait contre la vitre et qu'elle sentait une douleur croître sous son crâne, de plus en plus forte, de plus en plus terrible.

Elle hurlait, la vitre explosait. La chose, la chose noire, se déversait dans la chambre, se...

Elle croyait se souvenir de la porte qui se brisait alors qu'elle se levait, qu'elle courait pour fuir.

Elle voyait des soignants en blouse blanche, leurs visages déformés par la peur. Elle les bousculait. La chose la talonnait, elle entendait son sifflement flûté tout autour d'elle.

Il y avait des couloirs, des hurlements, un ascenseur, un hall, puis la rue... et ces hommes en noir qui la pourchassaient depuis.

Au moins avait-elle laissé derrière elle la monstruosité qui la traquait dans le centre.

Ne restait plus maintenant qu'à semer ses poursuivants humains.

Comment était-elle arrivée ici, sur ce quai, au bord de Seine ? Elle s'était laissé guider par son instinct et les vagues souvenirs qu'elle conservait encore. Elle était sûre de connaître ces lieux, ce haut bâtiment qui s'élevait à sa droite, au-dessus des escaliers : la gare d'Austerlitz.

Elle venait ici quand elle rentrait chez elle, même si elle ne savait plus où se trouvait ce « chez elle »... C'était déjà un début.

Si elle parvenait à prendre un train, elle échapperait peut-être à ceux qui la pourchassaient depuis le centre, ces hommes en combinaison noire, au visage casqué,

aux oculaires verts luminescents, comme des yeux d'insecte.

Elle se retourna pour lancer un regard derrière elle. Personne.

Ils n'étaient pas encore là. Mais ils ne tarderaient pas. Ils ne la lâchaient pas depuis sa fuite du centre.

Elle percuta un homme qui manqua tomber à la renverse, et ne retrouva son équilibre que de justesse.

Elle tituba, se répandit en excuses embrouillées.

Elle allait continuer son chemin quand celui qu'elle avait heurté, un trentenaire athlétique en tenue de jogging qui, comme beaucoup de Parisiens, profitait du calme matinal pour faire son exercice quotidien, l'apostropha :

— Mademoiselle !

Il avait un léger accent anglais, un Britannique peut-être.

— Vous ne devriez pas être dehors habillée ainsi. Que vous arrive-t-il ?

Il paraissait sincèrement inquiet pour elle. Qui ne l'aurait pas été en découvrant, dans le froid humide du petit jour, cette fée blonde échevelée, aux immenses yeux bleus égarés, dans son pyjama déchiré, pieds nus. N'importe quelle personne normalement constituée lui aurait proposé son assistance.

Il ne fit pas exception à la règle, s'approchant d'elle, les mains levées en signe d'apaisement, comme s'il craignait qu'elle ne prenne la fuite. Il demanda, un sourire rassurant sur son long visage chevalin à la fine moustache blonde.

— Comment vous appelez-vous ?

Une fugue à Paris

La question lui parut incongrue. Comment s'appelaient-elle ? Oui, c'était vrai, elle avait certainement un nom, tout le monde a un nom... Le sien, le sien était...

— Marie, affirma-t-elle de sa voix claire, une voix en accord avec son visage, étonnée d'avoir pu répondre.

Elle s'appelait donc Marie.

L'homme hocha la tête et ouvrit la bouche...

Un sifflement. Quelque chose fila juste à côté de l'oreille de Marie pour venir se ficher dans le cou du « Britannique » avec un bruit mat.

Une expression de surprise passa sur le visage du bon samaritain. Sa main se porta à son cou, en retira une longue capsule prolongée d'une aiguille, qu'il fixa d'un regard d'incompréhension, un regard qui se posa sur Marie, puis sur quelque chose derrière elle... Il s'effondra.

Sachant déjà ce qu'elle allait voir, elle se retourna, pour découvrir les deux silhouettes revêtues d'armure noire, au casque massif hérissé de capteurs, qui s'approchaient sur la promenade.

Elle poussa un étrange cri et fila vers les escaliers qui montaient en direction de la gare d'Austerlitz, dont la forme claire se dressait, à sa droite, sur la grisaille du ciel poisseux.

Derrière elle, elle entendit un cri étouffé. Un projectile siffla à nouveau à son oreille et la manqua de peu.

Elle avala les marches quatre à quatre, déboucha sur l'esplanade menant à la gare.

Aucun endroit où se cacher. Elle devrait courir jusqu'aux portes. Ils l'auraient en ligne de mire. Ils ne pourraient la rater.

Il y avait des travaux sur le parvis. Sur sa gauche, juste en haut des escaliers, on avait installé un bungalow de chantier.

Poussée par une impulsion subite, au lieu de s'élancer à travers l'esplanade, elle contourna la grosse boîte de ferraille et se dissimula derrière.

Elle n'eut pas à attendre longtemps.

Les pas lourds des bottes renforcées montèrent les marches... s'arrêtèrent. Une voix étouffée s'éleva :

— Merde ! Où il est passé ?

— Je sais pas, mais fais gaffe. L'est vachement dangereux, répondit une seconde voix sur le même ton.

— C'est qu'une gosse, protesta l'autre. On la shoote. Dodo, et on la ramène.

— Pas se fier aux apparences qu'il a dit, le chef. T'as vu la porte de sa cellule ?

Les voix se rapprochaient, par la droite, du côté du quai.

Plaquée au métal, elle attendait.

Elle ne comprenait pas de qui ils parlaient. Qui était ce « il » ? Elle n'était plus sûre de grand-chose. Sa mémoire déraillait, mais elle savait quand même qu'elle était une fille.

— Ouais... j'ai vu, grommela le premier.

Un silence, un étrange bruit, comme un bip, insistant.

— Hé ! Attends... Elle est... Merde !

Comprenant qu'ils l'avaient découverte d'une manière ou d'une autre, elle vit le bout du canon d'une arme, celle qui projetait les seringues, dépasser du coin du bungalow de chantier.

Elle le saisit, tira...

Une fugue à Paris

L'homme fut entraîné en lâchant un cri de surprise.

Elle ne pouvait distinguer son visage, mais elle devina sa stupeur quand elle le frappa de ses deux mains à plat, de toutes ses forces.

Il s'envola littéralement au-dessus du parapet en une magnifique parabole pour retomber sur la promenade, cinq mètres plus bas, dans un bruit sourd et un cri étouffé.

Le second, stupéfait, suivit des yeux la courbe décrite par son acolyte... juste le temps qu'elle se rue sur lui et, le saisissant à bras-le-corps, lui fasse subir le même sort.

Sans ralentir, alors qu'il s'écrasait à son tour sur les quais, elle infléchit sa course et fila en direction de la gare, petite silhouette aux pieds nus qu'on n'aurait jamais crue capable de catapulter ainsi deux malabars en armure de combat comme de vulgaires sacs.

Elle arrivait de l'autre côté de l'esplanade quand un énorme 4×4, hybride entre le tank et la voiture de course, surgit sur la place dans un rugissement de moteur, dérapa, pivota sur lui-même et la heurta de plein fouet, dans un bruit de tôle, avec une violence inouïe.

Projetée cinq mètres en arrière, elle roula plusieurs fois sur elle-même avant de s'immobiliser sur le bitume, comme une poupée brisée.

Déjà, les portières du véhicule s'ouvraient pour vomir trois hommes en combinaison noire qui se ruaient vers elle.